

CHRONIQUES DE LA FAMILLE D'ALPHÉDA ET DE MARCEL À SAINT-JEAN-DE-BRÉBEUF

par Alain Landry



*Photo colorisée du mariage de Marcel Landry et
d'Alphéda Poirier, Septembre 1948*

Table des matières

Présentation.....	3
Chronique n° 1 – Baie-Comeau ou Brébeuf ?	4
Chronique n° 2 – Des yeux dans notre maison... ..	5
Chronique n° 3 – Sur notre terre... ..	6
Chronique n° 4 – Notre grange : la maison des animaux et leur garde-manger	8
INTERMÈDE	10
Chronique n° 5 – Aubert à la ferme, trois sœurs dans le jardin et Alain... dans le champ !	12
Chronique n° 6 – Nos moutons en trois saisons... dans le désordre.....	14
Chronique n° 7 – Visites, télé, hockey, glissades et mariages en papier	16
Chronique n° 8 – Sujets variés	18
<i>La parenté est arrivée à Brébeuf... mais certains sont repartis avant que je n’y arrive... vraiment !.....</i>	<i>18</i>
<i>Brébeuf topographique et en couleurs.....</i>	<i>19</i>
<i>Notre départ de la Gaspésie.....</i>	<i>21</i>
<i>Aujourd’hui, Brébeuf... ..</i>	<i>22</i>
Remerciements.....	23
Plaque commémorative.....	24

PRÉSENTATION

Saint-Jean-de-Brébeuf a été fondé en 1930. C'était un village gaspésien à l'intérieur des terres, éloigné d'une douzaine de kilomètres de Nouvelle, village situé lui-même juste au nord de la baie des Chaleurs et presque au fond de cette baie (pas très loin de Carleton).

Dans les années 1970, le gouvernement du Québec a ordonné la fermeture de onze villages du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie. Saint-Jean-de-Brébeuf était l'un d'eux et a été fermé en 1971. Certaines maisons du village ont pu être déménagées ou partiellement démontées mais, toujours sur l'ordre des autorités gouvernementales, les autres ont été brûlées et toutes les fondations ont été détruites et les champs ont été reboisés.

Puisque notre village a été éradiqué et radié de la carte, les anciens de Brébeuf ont voulu en quelque sorte le faire revivre par divers moyens. Le groupe privé Facebook « Projet Mémoires de Brébeuf » est l'un d'eux, et les chroniques de ce document ont été écrites dans le but premier d'y être publiées, ce qui fut fait du 20 juillet au 20 août 2021. Dès le départ toutefois, j'avais l'idée de rassembler ces chroniques, une fois les publications terminées, dans un document... Le voici !

J'ai même apporté plusieurs modifications au texte et j'y ai fait quelques ajouts, notamment deux plus importants dans la chronique n° 8. J'ai aussi inséré les photos directement dans le texte. Et, entre les chroniques n° 4 et n° 5, j'ai ajouté un intermède comportant des images des véhicules et des instruments aratoires que nous avons chez nous, et ce, afin d'ajouter un côté plus visuel à ce dont je parle dans différentes chroniques.

À noter que la photo de la page couverture a été colorisée adroitement par Lise-Anne Poirier, ancienne résidente de Brébeuf et administratrice du groupe Facebook « Projet Mémoires de Brébeuf ». Je la remercie donc pour ce beau cadeau qu'elle a fait ainsi à notre famille !

Puisque je réfère à chacun de mes frères et sœurs dans ces chroniques, pour terminer cette présentation, il me semblait important de nous nommer dans l'ordre de notre apparition... dans la famille : Maryse, Aubert, Murielle, Gracia, Johane, Gervais, Alain, Julio et Rose-Édith.

Nous sommes en décembre 1946. Les Fêtes approchent. Un jeune homme, qui travaille à Baie-Comeau, est dans le train entre Rimouski et la baie des Chaleurs. Une jeune femme qui, elle, travaille à l'hôpital de Rimouski y est également. Les deux s'en vont passer le temps des Fêtes dans leur famille respective, l'homme à Nouvelle, la femme à Saint-François-d'Assise. L'homme aborde la femme, lui jase un peu ça, puis l'invite à s'asseoir à ses côtés.

Voilà de quelle façon mes parents se sont rencontrés.

On ne sait évidemment pas tout ce qu'ils ont pu se dire mais, chose certaine, avant d'arriver à la gare de Saint-Alexis, là où ma mère descendait du train, ils avaient convenu de poursuivre leur relation à distance, de chaque côté du fleuve, et cela, par textos... de l'époque, c'est-à-dire par la poste tout simplement. Et même si ce moyen de communication était « légèrement moins rapide » que les actuels textos, cela s'est avéré efficace puisque moins de deux ans plus tard, en septembre 1948, ils se sont mariés.

Il faut dire qu'entre-temps, par moments, ils avaient poursuivi leur relation en présentiel ! En effet, maman a déjà dit à ma sœur Murielle que papa avait traversé le fleuve à quelques reprises. Aussi papa, qui avait déjà construit sa maison à Brébeuf, est allé à Saint-François rencontrer les parents et la famille de ma mère en sa compagnie, bien entendu, mais aussi en compagnie d'une photo de sa maison qui aurait quelque peu impressionné pépère Poirier. Papa avait aussi emmené maman à Nouvelle pour faire le tour de la famille, pour la présenter à ses frères et sœurs. Et ils ont même piqué une pointe à Brébeuf pour que maman puisse voir la maison en question et... en personne !

Puis, quand vint l'heure du choix de l'installation post-mariage, ils ont hésité ; c'est vrai que papa avait déjà sa maison à Brébeuf mais il avait aussi un bon emploi à Baie-Comeau. Que choisir entre les deux ? Papa a alors insisté pour que ce soit maman qui fasse le choix afin qu'elle se sente le plus à l'aise possible dans son nouveau lieu de résidence. Et, comme vous faites plus que vous en douter sûrement, elle a choisi Brébeuf. C'est donc grâce à maman qu'ils se sont installés à Brébeuf et grâce aussi à elle, par ricochet si je puis dire, que vous êtes en train de lire ces lignes...



Notre maison en 1961, avec Gracia et Gervais sur la galerie.

Toujours est-il que nous sommes tous nés dans cette maison, les neuf enfants de la famille, la plus jeune chez nous, Rose-Édith, ayant même hérité de son second prénom de l'infirmière Édith Lessard qui avait aidé ma-

man lors de l'accouchement. Mes parents vécurent donc à Brébeuf à partir de septembre 1948 jusqu'en juin 1964, moment où toute la famille déménagea à Montréal.

(Cette première chronique a été rédigée un peu, beaucoup d'après les souvenirs de tante Gemma, la sœur de ma mère.)

CHRONIQUE N° 2 – DES YEUX DANS NOTRE MAISON...

Papa a construit notre maison vers 1946 avec l'aide de deux de ses frères, Rémi et Roger. Ce dernier m'en a parlé voilà quelques années. Il m'a dit qu'avec le type de toit que cette maison avait, un toit à quatre façades, ce n'était pas évident d'en faire la charpente à cause des angles. Il a ajouté toutefois que papa savait très bien comment faire. J'ai un vague souvenir que papa m'aurait dit qu'il avait suivi des cours de menuiserie, mais je ne peux préciser ni où ni quand¹.

Toujours est-il qu'il fallait un savoir-faire en menuiserie, en charpenterie pour construire notre maison... et toutes celles qui ont été construites à Brébeuf. Et je me dis qu'il a sans doute fallu aussi beaucoup d'entraide des voisins, des parents de Brébeuf ou de l'extérieur pour les bâtir. Et même si un fermier devait savoir faire plein de choses variées (cultiver la terre, soigner les bêtes, poser des clôtures, etc.), pour la construction d'une maison il fallait, selon moi, qu'il y en ait au moins un dans la gang qui savait assez précisément comment faire ou qui en avait déjà sérieusement entendu parler !!!... Alors, si certains d'entre vous ont une petite histoire à raconter à propos de la construction d'une maison à Brébeuf, il me fera vraiment plaisir de la lire !²



Partie de ballon-chasseur devant notre maison. On y voit bien la porte d'en avant et celle de côté...

Pour revenir à notre maison, voici un aperçu de l'intérieur de celle-ci. À l'avant, à partir de la droite et jusqu'après la porte, c'était le salon. La porte en avant de la maison ouvrait donc directement sur le salon. À gauche du salon, c'était la chambre des parents. Derrière celle-ci, c'était la cuisine à laquelle on accédait par la porte de côté. Au deuxième étage, il y avait les chambres des enfants.

Chez nous, comme probablement un peu partout dans le village, tous les visiteurs entraient par la porte de côté, à l'exception de monsieur le curé qui entrait par la porte d'en avant, donnant sur le salon. Marque de respect ? Sûrement, mais peut-être aussi parce que ce curé avait ce que j'appellerais « la déformation professionnelle du confessionnal » : il n'y entrait jamais par la porte de côté et il était le seul à utiliser sa propre porte !!!

Et dans la cave de notre maison, papa avait fait de petits enclos, non pas pour les animaux mais pour les patates qu'on devait conserver le plus longtemps possible pour passer l'hiver

1 Avec différents commentaires suite à la publication de cette chronique, il semble évident que dans le cours d'agriculture que papa a suivi à l'École d'Agriculture de Val-d'Espoir (dont je parle dans la chronique n° 3), il y avait aussi une formation en menuiserie.

2 Selon un ancien de Brébeuf, Jules Allard, il y avait un homme à Nouvelle qui avait beaucoup de connaissances en construction et qui aidait souvent en montrant comment faire. Et les hommes apprenaient sur le tas et s'entraidaient. Et toujours selon Jules Allard, il n'y a jamais eu d'accident, genre un toit qui tombe ou un mur qui s'effondre !

et pour ressemer l'année suivante ; car, pour ceux qui ne le sauraient pas, l'affaire fatigante en creux quand on épluche une patate, ça s'appelle un œil de patate, et il suffit de mettre en terre seulement une partie de la patate contenant un œil pour avoir un nouveau plant contenant beaucoup de patates et encore beaucoup plus d'yeux !...

CHRONIQUE N° 3 – SUR NOTRE TERRE...

Contrairement à ceux arrivés à Brébeuf dans les débuts et qui avaient eu à défricher entièrement leur terre, papa a bâti sa maison sur un lot déjà défriché (Lot 59, rang IV³), et ce, en très grande partie par Edgar Parent à qui appartenait précédemment le lot et qui y avait bâti une maison.

Cette maison, dont le plancher avait été défait pour que sa base soit au niveau du sol, nous servait, entre autres, à ranger les instruments aratoires : faucheuse, racleuse, semoir, etc. La « waguine » (carricole d'été à quatre roues tirée par un cheval) qui était, pour ainsi dire, à la retraite anticipée depuis que la camionnette était arrivée chez nous, y avait trouvé un refuge permanent. C'était aussi l'endroit où la carricole pour l'hiver séjournait un peu plus fréquemment depuis que le chasse-neige et la souffleuse venaient faire des tours dans les rangs et projetaient la neige de part et d'autre du chemin, créant ainsi des bancs de neige qui pouvaient facilement atteindre deux fois la hauteur d'un petit bonhomme de six ans comme moi et cela, c'était assez pour impressionner ce petit bonhomme pour qu'il s'en souvienne nettement presque 60 ans plus tard.

Papa a aussi acquis vers 1956-1957 le lot de l'autre côté du chemin (lot 59, rang V). Ce qui n'était pas de trop puisque notre lot du rang IV, contrairement à la plupart des lots de Brébeuf, n'était pas de 100 acres (un acre étant à peu près égal à un terrain de football américain). On voit d'ailleurs sur la photo ci-contre que notre lot (encadré en vert) était beaucoup plus petit qu'un lot standard de Brébeuf (encadré en rouge). Cela était dû au fait que notre lot était tronqué au sud. En effet, la ligne en diagonale qu'on y voit marque la frontière entre Brébeuf et Nouvelle et, puisque Nouvelle avait été fondé bien avant Brébeuf, ce rang en diagonale de Nouvelle avait la « priorité absolue » sur notre rang de Brébeuf !



Photo extraite du DVD « Il était une fois Saint-Jean-de-Brébeuf ». Les différents propriétaires de notre lot y sont identifiés. La petite école de rang était dans un coin de notre propriété.

3 D'après la définition que donne Antidote du mot « rang », j'en conclus qu'un rang au Québec, c'est une série de lots côte à côte (donc, un territoire rectangulaire !) ET que c'est aussi le chemin qui nous y emmène ! Dans cette chronique-ci, je réfère au premier sens du mot en utilisant les chiffres romains. Dans les chroniques n° 7 et n° 8, j'utilise des chiffres « ordinaires » pour référer au deuxième sens du mot : un chemin. Vous trouverez d'ailleurs, avec la carte topographique dans la chronique n° 8, des précisions à ce sujet.

En plus de servir de pâturage à nos bêtes, plus particulièrement à nos moutons, le lot sur lequel était bâtie notre maison servait pour l'agriculture. Il y avait bien sûr notre jardin (j'y reviendrai lors d'une prochaine chronique), mais papa y semait aussi, dans une partie d'un champ, de nombreux rangs de patates et d'un peu moins nombreux rangs de « naveaux ». Ce légume servait pour une bonne part à l'alimentation des vaches, mais nous pouvions aussi en manger parce que, même si c'était comme ça qu'on les appelait, ces « naveaux » étaient en fait de vrais navets... qui s'appellent maintenant des rutabagas à mon épicerie !



Vue de notre deuxième lot qui était en face de chez nous, de l'autre côté du chemin.

Sur la photo ci-contre, on voit notre lot du rang V, qui était séparé en deux par une clôture ; il servait de pâturage aux vaches et, dans l'autre partie, l'avoine y poussait allègrement !

Un fait digne de mention : papa avait remporté un prix d'agriculture en 1961, une médaille de bronze de l'Ordre du mérite agricole du Québec, une reconnaissance honorifique importante du savoir-faire agricole de son récipiendaire. Il faut dire que papa avait mis les chances de son côté ; même s'il avait grandi et travaillé sur la ferme paternelle, il avait quand même pris la peine de suivre, dans les années '40, un cours à l'École d'Agriculture de Val-d'Espoir.

J'ai encore les livres que papa avait reçus pour ce cours. Ces livres avaient été conçus par les professeurs de l'École d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. En les feuilletant récemment, je trouvais impressionnant toute l'information variée et détaillée qu'ils contiennent. À titre d'exemple, dans le chapitre consacré aux cultures potagères, on traite de plantes qu'on connaissait comme le chou, le radis, la laitue, mais aussi d'autres plutôt méconnues à cette époque au Québec comme le p'tit chou de Bruxelles !

Dans le cadre du prix d'agriculture remporté par papa, un photographe est venu chez nous prendre de belles et grandes photos (et je nous trouve très chanceux d'avoir ces beaux souvenirs !) La photo ci-contre est d'ailleurs l'une d'entre elles.



Gervais, Alain, Aubert et Marcel à côté du champ d'avoine.

Différemment d'aujourd'hui où la majorité des fermes du Québec sont spécialisées dans une seule sorte de production (vaches laitières, élevage de poulets, etc.), pendant les années où nous avons vécu à Brébeuf, d'après ce que je sais, les fermes étaient plutôt spécialisées... dans la diversité. En tout cas, c'était comme ça chez nous !

Dans notre grange, nous avions des vaches qui donnaient du lait, des poules qui donnaient des œufs, des moutons qui donnaient de la laine et des cochons qui donnaient... du porc. Nous avions aussi un taureau (photo ci-contre) en garde partagée avec Claude Landry, un cousin de mon père demeurant au Village Allard (un secteur de Nouvelle), alors les vaches pouvaient aussi donner des veaux qui donnaient... du veau ! En outre, les cochons donnaient aussi du boudin, les poules, une fois qu'on les avait bien plumées et qu'on avait brûlé rapidement, avec un morceau de journal enflammé, les p'tits poils restants, donnaient du bon poulet rôti et les moutons, quant à eux, donnaient rien de moins que de l'agneau du Québec... nourri à l'herbe et au foin de Brébeuf !...



*Papa avec notre taureau « en garde partagée ».
À l'arrière, la petite école de rang.*

Dans ce qui précède, j'ai employé le verbe « donner », mais je suis à peu près certain que dans toute c'te gang-là, y'en avait aucun qui avait signé une carte de don de quequ' chose !

N'ayant pas de tracteur, nous avions également deux chevaux qui donnaient un sérieux coup de main... à leurs façons, en donnant de bons coups de collier et de bonnes poussées du poitrail pour labourer, faucher, racler, tirer le voyage de foin, sortir de la forêt le bois que papa avait coupé, etc.



*Notre grange avec ses deux grandes portes
du milieu entrouvertes.*

L'été, la nourriture de base des vaches et des moutons, c'était tout simplement : « herbe à volonté dans l'champ ». Mais pour l'hiver, il fallait du foin, beaucoup, beaucoup de foin. Alors, dans à peu près un tiers de notre grange, du plancher et presque jusqu'au plafond, nous entreposions le foin.

Ce foin avait été fauché, raclé, mis en meules, chargé à la fourche dans le chariot à foin, foulé par ceux de la famille qui étaient assez pesants pour bien le compacter et entré dans la grange, toujours sur le même chariot, par les grandes portes du milieu. Pour le déchargement, nous plantions dans une partie du voyage de foin, ce que nous appelions une fourche. C'était une tige de métal de quelques pieds de long, avec en haut une sorte d'œillet dans lequel on passait un câble d'acier qui allait permettre de soulever la charge à l'aide d'un système de poulies et à l'aide beaucoup aussi d'un cheval, pour finalement amener cette charge « drette à la bonne place » !

À noter que pour retenir le foin et pour le faire ensuite tomber « drette à la bonne place », il y avait, presque au bas de la tige de métal, de la fourche, comme on l'appelait, un mécanisme, genre un petit bras amovible, qui pouvait être relevé dans la position « on retient le foin » et puis rabaisé dans la position « on laisse tout tomber », et c'était actionnable à distance avec une corde ! Et à noter aussi que ce petit bras n'était pas très long, que quelques pouces seulement mais, puisque le foin avait été très bien compacté, il suffisait que ce petit bras s'accroche à un petit « tapon » de foin pour en soulever... tout un moyen « motton » !

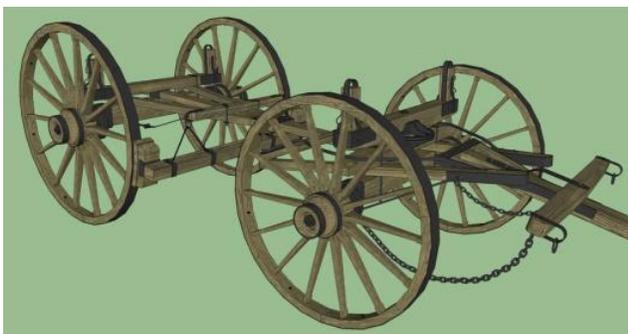
Nous récoltions aussi de l'avoine avec notre moissonneuse-lieuse qui, comme son nom l'indique, moissonnait, coupait les tiges d'avoine et les attachait en paquet de 25 (bon, OK, pas vraiment !) Ensuite l'avoine devait être battue pour séparer le grain de la paille. Pour ce faire, ma tante Alphonsine m'a appris que c'était son père, Edmond Boudreau, qui venait chez nous avec son moulin à battre. La paille servait de litière aux animaux. Quant à l'avoine, elle pouvait être donnée telle quelle aux chevaux, mais pour les autres animaux il fallait, question de digestion, la moudre pour en faire de la moulée. Pour faire cela, selon Aubert, on allait chez monsieur Ernest Dugas de Nouvelle-Ouest. J'ajouterai que celui-ci, quelques années avant papa, avait été aussi récipiendaire d'une médaille de l'Ordre du mérite agricole du Québec.

À noter que l'extrémité de la grange opposée à l'endroit où nous entassions le foin était divisée en deux étages. Au « rez-de-chaussée », c'était l'étable, la maison de tous nos animaux à l'exception des moutons qui avaient leur bergerie dans un coin arrière de la grange. Et au deuxième étage, c'était ce que nous appelions le « fani »⁴, là où on entreposait l'avoine, la moulée et la paille.

4 Les dictionnaires français emploient le mot « fenil » en prononçant le « L ». Le dictionnaire d'Antidote reconnaît toutefois pour le Québec le mot « fanil »... sans prononciation du « L » final ! C'est pourquoi j'ai décidé d'écrire « fani ». De toute façon, un fenil « à la française », c'est un « grenier où l'on entrepose le foin » alors que pour nous un fani, c'était quelque peu différent...

Cet intermède entre les chroniques a été conçu dans le but d'illustrer avec des images, prises sur Internet pour la plupart, les véhicules et les instruments aratoires que l'on utilisait chez nous.

Base de chariot et chariot à foin



La base de notre chariot ressemblait à l'image ci-contre. On pouvait y mettre tout simplement une grande boîte en bois pour transporter des pierres, de la terre, etc.

L'image ci-dessous est un dessin que j'ai fait à partir des souvenirs d'Aubert. Pour que ce chariot devienne un «chariot à foin», papa avait fabriqué des ridelles (en jaune pâle) qui retenaient le foin à

l'avant et à l'arrière. Il y en avait donc aussi une à l'arrière, que je n'ai pas mise sur le dessin pour mieux voir la plate-forme. Papa avait également fabriqué cette plate-forme. Elle était déposée sur la base du chariot. Papa s'était servi de rondins, moins coûteux que des 2 X 4... puisqu'il suffisait de les couper dans notre forêt! Les rondins du bas fixaient les planches de la base ensemble. Ceux du haut permettaient d'élargir la plate-forme pour un chargement plus large du foin. Et les planches inclinées servaient aussi à retenir le foin de part et d'autre.



À la lecture de la chronique n° 8, vous comprendrez pourquoi j'ai mis des pneus dans ce dessin... À noter que, puisque les souvenirs de notre chariot à foin d'Aubert datent de presque 60 ans, on ne garantit pas qu'il était exactement comme illustré mais... c'était pas loin de ça!



Carrioles

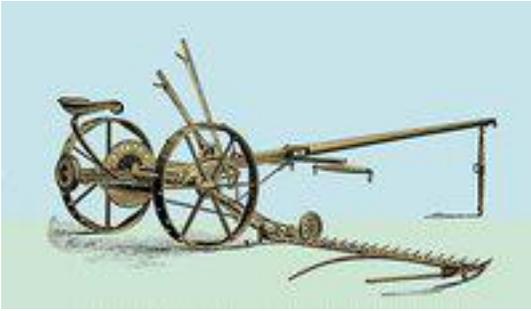
Voici ce à quoi ressemblait notre «waguine» (Chronique n° 3)



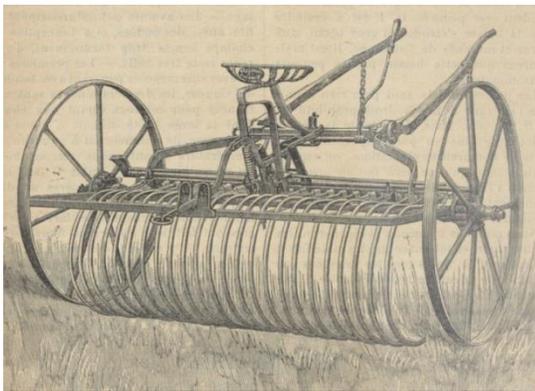
Et ce à quoi ressemblait notre traîneau pour l'hiver (Chronique n° 3 et n° 7)



Faire les foins



Faucheuse Le long «manche» au niveau du sol était muni de multiples triangles métalliques qu'il fallait aiguiser régulièrement. Actionnés par le déplacement de la faucheuse, ces triangles bougeaient alternativement à gauche et à droite, coupant ainsi le foin.

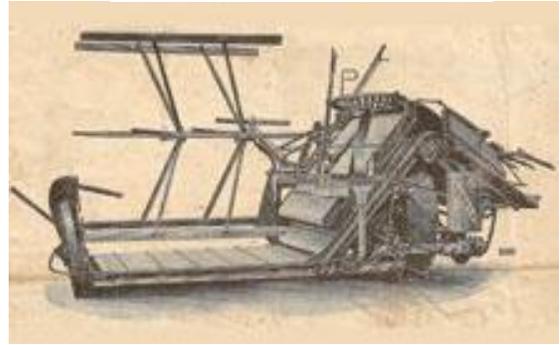


Racleuse Une fois que le foin avait été coupé, il était raclé. La série de broches recourbées à l'arrière de la racleuse pouvait être relevée à l'aide d'une pédale afin de laisser sur place le foin qui y avait été accumulé.



Voici un champ après que la racleuse ait passé. Ensuite, le foin était mis en meule, à bras, avec une fourche avant d'être chargé dans le chariot à foin, toujours avec une fourche et toujours à bras!

Moissonneuse-lieuse



On voit l'arrière de cette moissonneuse-lieuse. À l'avant, il y avait des triangles métalliques, semblables à ceux de la faucheuse, pour couper les tiges d'avoine. Sur le côté gauche, dans la partie en haut, c'était un tourniquet qui rabattait les tiges d'avoines sur le tapis roulant (en bas). Celui-ci les déplaçait vers la droite sur l'autre tapis roulant en pente qui, lui, les faisait monter dans la partie de droite, où ces tiges étaient attachées avant de tomber par terre complètement à droite.

Charrue et laboureur en action



L'une des tâches les plus difficiles pour le fermier, c'était le labourage: pas de siège comme sur les autres instruments aratoires! Le laboureur, avec les cordeaux noués dans son dos, devait diriger les chevaux pour faire des sillons le plus droit possible. De plus, avec les deux manches de la charrue, il devait contrôler la profondeur du labourage, ce qui n'était pas du tout reposant!

Aubert (photo ci-contre), l'aîné des garçons chez nous, a commencé à aider papa dès l'âge de cinq ans. Cette année-là, papa s'était blessé à une jambe en bûchant (il s'était « estropié », comme on disait à l'époque) et il avait de la difficulté à marcher. Il se rendait à l'étable pour faire le train à l'aide d'une chaise en guise de béquilles : on se débrouillait avec ce qu'on avait à cette époque, surtout sur une ferme située à plus de trente milles d'un hôpital où il y avait sûrement des médecins qui avaient fort probablement des béquilles... Et, puisque papa ne pouvait évidemment pas monter dans le « fani » pour aller chercher l'avoine, la moulée et la paille, il a demandé à Aubert d'y aller. Puis, comme Aubert m'a dit : « Probablement que papa a réalisé que je pouvais l'aider malgré mon jeune âge, il m'a donc "engagé" pour de bon ! »



Aubert avec une taure (jeune vache n'ayant pas encore vêlé).

Dans les années qui suivirent, Aubert a participé à divers travaux sur la ferme. Une tâche qu'il avait en revenant de l'école, c'était de couper avec une hache les « naveaux » et d'en servir des morceaux aux vaches. Il a aussi donné un coup de main à papa pour faire le train, ce qui consiste à traire les vaches, à nourrir les animaux, à sortir le fumier de la grange et à mettre un genre de lit de paille à certains privilégiés pour qu'ils fassent un beau dodo !

Est-ce que Aubert a commencé tout de suite à cinq ans à aider papa pour le train ou un peu plus tard ? L'histoire ne le dit pas et Aubert s'en souvient pas ! Chose certaine toutefois, entre cinq et treize ans, Aubert a assez travaillé avec papa qu'il a appris tout ce qu'il fallait savoir pour bien s'occuper des animaux, car le dernier hiver que nous avons passé à Brébeuf, l'hiver 63-64, papa travaillait à Montréal et c'est Aubert qui, à treize ans, avait la charge entière de la ferme. On peut donc dire, vu les circonstances, que Aubert était alors devenu non pas un « gentleman-farmer » mais plutôt... un « teenager-farmer » !



La photo ci-dessus de maman dans le jardin a été aussi prise par le photographe qui était venu chez nous dans le cadre du prix d'agriculture que papa avait reçu. On peut voir sur la photo que maman s'était mise sur son trente-et-un pour l'occasion. Comme papa, maman avait grandi sur une ferme. Elle y avait sans doute appris à ésherber et l'avait sûrement fait dans notre jardin de Brébeuf. Mais au moment où cette photo a été prise, en 1961, maman, avec sa ribambelle d'enfants à nourrir, à vêtir, à consoler, à encourager ou à simplement écouter, n'avait plus vraiment de temps à consacrer à l'ésherbage. Fort heureusement, nous avons maintenant nos trois travailleuses agricoles pour le faire, c'est-à-dire Murielle, Gracia et Johane !

« Ésherber » consistait à enlever, pratiquement jusqu'à la récolte, les mauvaises herbes qui viennent de je ne sais trop où et qui essayaient subrepticement d'empêcher que pousse bien tout ce que papa avait semé dans le jardin (carottes, oignons, radis, etc.) C'était donc une tâche exigeante et qui demandait beaucoup d'heures de travail. On peut toutefois voir sur la photo que le travail avait été super bien fait par nos trois travailleuses agricoles ! Et j'ajouterai, pour reprendre un peu une expression qui est pas mal à la mode ces temps-ci, que notre consommation de légumes était extrêmement et pratiquement totalement locale. Plus local que ça, il aurait fallu que les légumes poussent directement dans notre assiette !!!

Lorsque j'ai parlé à Gracia de l'écriture de ce texte, elle m'a dit qu'elle « ésherbait » dans le jardin. J'ai alors demandé à Murielle et à Johane ce qu'elles faisaient dans le jardin et les deux ont employé le verbe « ésherber ». D'après les dictionnaires français de France, le vrai mot est « désherber ». Le dictionnaire d'Antidote dit toutefois que le mot « ésherber » a le même sens et s'emploie en Acadie. Après réflexion, je me suis dit que c'était normal que l'on emploie ce mot chez nous puisque nous étions Acadiens des deux bords. J'ai entendu le père de ma mère dire des « j'avions » bien avant que j'avions moi-même entendu parler de la Sagouine. Et un aïeul de mon père avait subi la déportation des Acadiens qui l'avait emmené, avec sa famille, dans la région de Boston. Mais ils sont revenus au Québec. Une chance ! Sinon j'aurais été pogné à prendre pour les Bruins !



Ça travaille à l'arrière de notre maison !

Une des tâches auxquelles les enfants participaient chez nous, garçons et filles confondus, c'était de corder le bois que papa avait fendu. Je pense que même moi, du haut de mes six ans, j'y ai déjà humblement participé. Sur la photo ci-contre, on voit Aubert en train de fendre du p'tit bois, qui allait servir sans doute à partir le feu le matin dans le poêle à bois. Il fait équipe avec Gracia et Murielle qui ramassent ce bois pour fort probablement aller le corder.

Et pourquoi donc « Alain dans le champ »... dans le titre de cette chronique ? Non, non, non, pas dans le sens d'être dans l'erreur ! Mais plutôt parce que, tout simplement, sans doute au cours de l'été 1963, j'avais la tâche d'aller chercher les vaches dans le champ en face de chez nous pour la traite du soir. Remarquez que je ne suis pas certain de l'avoir fait tout l'été mais, d'après « mon » souvenir, c'est certain que je l'ai fait au moins une fois !!!

CHRONIQUE N° 6 – NOS MOUTONS EN TROIS SAISONS... DANS LE DÉSORDRE

Une année que les brebis avaient certainement agnelé pas à peu près dans la bergerie, papa a dit à Aubert qu'en comptant les moutons, bélier, brebis, agneaux, agnelles et agnelets compris, il avait atteint le chiffre rond de 100 têtes de bétail, ce qui était, d'après nos souvenirs, une année très exceptionnelle.

L'été, notre troupeau diminuait de manière importante puisque papa, plusieurs fois par mois, faisait boucherie. Une partie de l'agneau était pour notre consommation personnelle, mais papa faisait aussi la tournée du village pour en vendre l'autre partie. Pour y être allé une fois avec lui, je me souviens qu'il n'arrêtait pas à toutes les maisons. Il avait sûrement, comme on disait à l'époque, ses « pratiques », c'est-à-dire une clientèle établie. Certains clients achetaient de temps en temps. D'après Aubert toutefois, madame Zozo Bernard (Thérèse Cullen) était une cliente assidue. À chaque fois, elle en voulait pour un bon deux pouces d'épais... Un bon deux pouces de quoi, de quelle partie de l'agneau ? On ne sait pas trop et ça va probablement rester toujours un mystère... à moins que quelqu'un dans « l'assistance » n'ait été invité à manger de l'agneau un de ces soirs dans la partie « maison » du magasin général !?

On aperçoit, au premier plan de la photo ci-dessous, trois moutons que j'ai « empruntés » à nos voisins, la famille de monsieur Bruno et de madame Yvette, car nous n'avions pas de photos de moutons pour illustrer cette chronique. Et cette photo est plus que pertinente puisque, au second plan, on voit un côté de notre maison de même que l'arrière de notre grange avec, à gauche, l'avancée du toit de notre bergerie.



Notre bergerie avait une ouverture sur un champ clôturé, ce qui fait que les moutons pouvaient sortir à leur gré, l'été pour brouter de l'herbe et l'hiver pour se délier les jambes, j'imagine... Ou pour se réchauffer en bougeant un peu, quoique ces ovins avaient quand même un bon manteau de laine. Toutefois, le printemps venu, c'est certain que cette laine ne leur était plus nécessaire. C'était plutôt la famille qui en avait besoin. Pourquoi et comment ? Je l'explique en détail plus bas, mais tout d'abord il faut les tondre, ces fameux moutons !

Pour ce faire, nous avions une tondeuse à mouton manuelle. À un bout, mon père, avec un genou sur le mouton pour l'immobiliser au sol, tenait un appareil qui ressemblait un peu à un rasoir électrique et à l'autre bout, une manivelle, qui a souvent été tournée par Aubert, mais Murielle et Johane se souviennent de l'avoir tournée également. Et, puisque la plupart sinon la totalité des moutons n'aimaient pas vraiment se faire tondre, il fallait que les tourneurs de manivelle aient de la bonne huile... dans leur coude !

En ce qui concerne notre utilisation de la laine, Gervais se souvient d'avoir déjà vu maman la teindre. Puisqu'elle ne teignait sûrement pas des petits bouts de laine et que nous avons un rouet dans notre chambre à débarras, on peut légitimement supposer que maman a aussi déjà filé sa laine. Murielle se souvient toutefois que, par après, une fois la laine lavée, nous l'échangions avec un commerce de Caplan contre des écheveaux de laine déjà teinte. Maman pouvait alors nous tricoter pour l'hiver des mitaines et aussi de beaux chandails de laine. Elle m'en avait d'ailleurs tricoté un qui a fait, de manière assez originale, un effet « bœuf » dans la famille ! Et ceux de ma famille à qui j'en ai parlé récemment se souviennent encore de ce que ce chandail illustrait. Il était principalement vert avec un peu de noir et de blanc qui montraient un coquin de petit chat buvant du lait après en avoir renversé le pot.

Murielle m'a raconté qu'un jour nous avons accueilli dans la maison un petit agneau pas très en forme parce que sa mère le repoussait au profit de son jumeau plus vigoureux. Murielle se souvient de l'avoir nourri au bi-

beron avec du lait de vache. Il eut même droit à un nom, Goddi. Et, après un certain temps, ayant repris des forces, Goddi a pu réintégrer pour de bon le troupeau. Mais quand Murielle l'appelait, quittant le troupeau, il s'en venait auprès d'elle. Et, selon moi, on pourrait résumer cette petite histoire ainsi : « Donne le biberon à un jeune mouton et il viendra tout près, quand tu l'appelleras, te faire des beaux «bêê !», à condition, bien entendu, de lui avoir donné un nom !... »

CHRONIQUE N° 7 – VISITES, TÉLÉ, HOCKEY, GLISSADES ET MARIAGES EN PAPIER

Pour moi, Robin des Bois est arrivé à Brébeuf « d'à travers les champs » vers 1962 chez monsieur Léo Maltais !⁵ Il avait été précédé en cela par l'électricité et par la télé que cette famille possédait alors que nous pas. C'est pas grave, ça faisait un prétexte de plus pour visiter cette famille avec laquelle nous étions déjà amis. Monsieur Léo, sa femme, Démerise Gallant, et leurs enfants demeuraient presque au bout de la route à l'est de l'église, route qu'on appelait le rang 6.

À l'autre bout du rang 6, à l'ouest de l'église, demeurait la famille d'Émile Savoie et d'Aurée Michaud, et Aubert était ami avec André, le plus jeune de la famille. Afin de voir une partie de hockey, Aubert s'y était rendu en hiver dans un traîneau que papa lui avait fabriqué et qui était tiré par notre chien Miki. Ainsi Aubert, après avoir imaginé ce que pouvait être le hockey en l'écoutant à la radio avec papa, a pu voir enfin les p'tits bonhommes bouger !

Mais après la partie, c'est Aubert qui a dû bouger pas mal puisque Miki s'était détaché et qu'il avait décidé de retourner chez nous tout simplement à pied... c'est-à-dire sans traîneau ni Aubert à traîner ! Alors Aubert est revenu chez nous en tirant son traîneau pour monter les côtes et « sur le planche », mais il pouvait quand même s'amuser un peu en glissant pour descendre les côtes, en particulier celle qui avait « un bon croche dedans » sur le chemin partant du rang 6 et juste un peu avant d'arriver au rang 4. Je me souviens d'y avoir été glisser une fois avec d'autres de la famille plus âgés et je me souviens aussi qu'il ne fallait pas prendre trop de vitesse au départ afin de ne pas prendre... le décor !



Puisqu'il est question de loisirs dans cette chronique, j'ai cru bon d'y insérer cette photo puisqu'on a tous l'air de bonne humeur ! De gauche à droite : assis à l'avant – Gervais, Julio, Alain ; debout – Murielle, Johane, Maryse, Gracia, Aubert.

5 La chanson du début de cette émission c'était : « Robin des Bois, Robin des Bois, à travers les champs... »



La photo ci-contre montre d'ailleurs une brigade de glisseurs. Un jour toutefois, fort probablement tous les membres de cette même brigade ont décidé d'y aller avec de la glissade extrême... non pas qu'elle était dangereuse, mais parce qu'ils avaient décidé d'aller glisser en tirant eux-mêmes le traîneau du cheval jusque dans le champ en face de chez nous où il y avait une certaine dénivellation. Pour la descente, cela a super bien été, mais ils n'étaient plus capables de remonter le traîneau. Ils étaient assez embêtés et ils hésitaient à aller prévenir papa qui pouvait avoir un ton assez sévère. Finalement, il y en a un ou une qui s'y est décidé et, au souvenir de Johane, papa a pris la chose plutôt en riant.

Murielle et Aubert assis sur de petits traîneaux que papa nous avait fabriqués. Debout, Gracia et Johane.

Dans un autre domaine, un souvenir que Johane m'a aussi partagé, c'est que les filles chez nous jouaient à la poupée. Rien d'original là-dedans, pourriez-vous me dire. Je vous arrête tout de suite ! C'est que ces « poupées » étaient en papier, car elles avaient été découpées dans un catalogue (Simpson ? Eaton ?) Mes sœurs animaient ces poupées, les faisaient parler et leur donnaient même des noms de personnes un peu plus âgées qu'elles de Brébeuf. Et si vous avez été de ces gens-là, sachez que mes sœurs vous ont sûrement mariés et probablement plusieurs fois bien avant votre mariage devant monsieur le curé !!!

Pour revenir à nos visites, n'allez pas croire, d'après ce que j'ai écrit jusqu'à présent, que nous ne fréquentions que des familles au « boutte »... des rangs, puisque nous allions aussi chez Pierre Bossé et Marcelle Lavoie qui demeuraient au début du rang, à l'est de l'église. Je suis déjà allé avec papa voir ce même Pierre Bossé à quelque part pas mal dépassé le rang des Noël où il me semble qu'il était garde-barrière ou bedon garde-feu ou bedon les deux !?

J'ajouterai que je me souviens qu'on allait aussi visiter à Brébeuf un cousin de mon père, mais je ne veux pas en dire trop long ici parce que « la parenté » débute ma prochaine et dernière chronique !

La parenté est arrivée à Brébeuf... mais certains sont repartis avant que je n’y arrive... vraiment !

Ma tante Fernande, la sœur de mon père, et moi avons pu déterminer qu’elle et papa avaient eu neuf cousins et cousines qui ont vécu à Brébeuf. Du côté de ma grand-mère, Lydia Allard, il y a eu seulement Ernest Allard marié à Alice Michaud. Du côté de mon grand-père, Amédée Landry, il y en avait donc huit dont quatre qui, comme Ernest Allard, sont partis avant ma naissance en 1957 ou avant que ma mémoire se décide à se souvenir de quelque chose pour longtemps ! Ce sont François, Henri, Bernard et Antoine. Puisqu’une des familles qu’on visitait, celle de monsieur Léo Maltais, vivait dans la maison que Bernard avait construite et que nous allions faire les foins sur le lot d’Antoine, il me semble que je peux prétendre plaisamment que j’ai connu ces deux cousins-là, non pas par personne interposée, mais plutôt par maison, par lot, voire même par foin interposés !...

Voici un petit à-côté de la parenté à laquelle je reviens plus bas. Le lot du cousin Antoine étant situé approximativement à un mille de chez nous, pour faciliter en particulier le transport des voyages de foin que nous ramenions de là, papa avait modifié le chariot sur lequel on mettait la plate-forme pour charger le foin. Il avait fabriqué un second timon plus court et pouvant s’accrocher à la camionnette, laquelle pouvait alors remplacer les chevaux pour tirer, sur une bonne distance, ces gros voyages de foin bien compactés.

Mais ça ne pouvait quand même pas avancer très vite puisque, à l’exception de la lame de métal qui ceinturait les roues du chariot, ces roues de même que leurs rayons étaient tout en bois ! Alors papa avait enlevé ces rayons et ces roues. Il n’avait conservé que le centre de chaque roue, le moyeu de bois, qu’il avait coupé en deux verticalement. Pour imaginer la chose (comme Aubert me l’a fait), disons que cela donnait comme quatre paires de beignes entre lesquels papa avait fixé quatre « rims » de roue, des jantes, pour parler en bon français. Ce qui fait que, finalement, on a eu un chariot à foin avec des pneus gonflés (donc avec plus de « spring » !) tiré par une camionnette (déjà pas mal « sprignée » elle-même !)

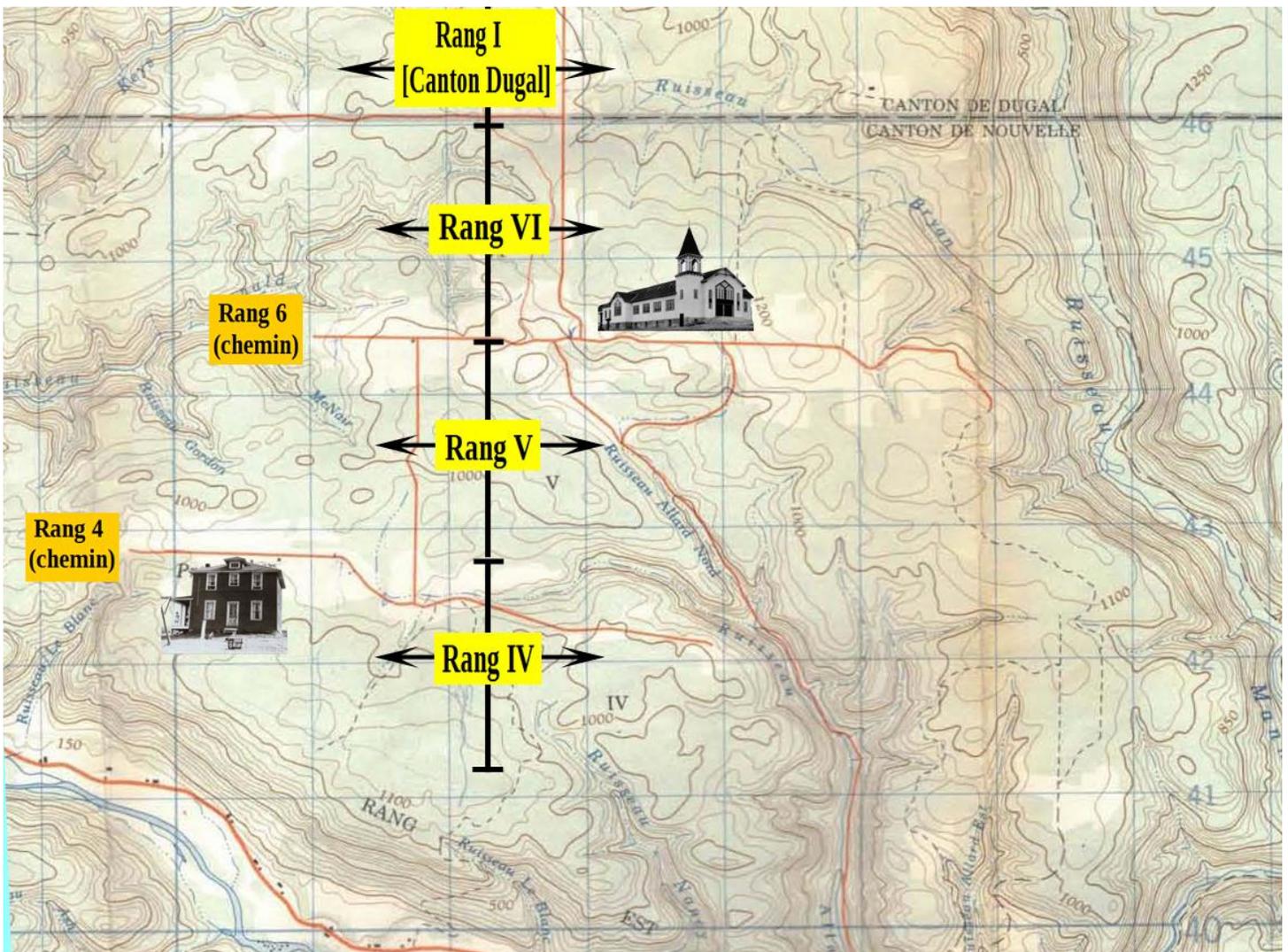
Les pneus étant plus petits que les roues initiales, cela comportait aussi deux autres avantages. La plate-forme pour le foin se retrouvant plus basse, ça en facilitait grandement le chargement... surtout lorsqu’on était rendu en haut ! Et le centre de gravité du voyage de foin était aussi plus bas, donc le voyage en entier était plus stable. Et ce second avantage était aussi « pas pire intéressant » puisque, à cette époque, dans la portion du rang 4 où Antoine avait demeuré, plus personne n’y habitait, alors les chemins n’étaient plus trop, trop entretenus... Ça pouvait donc pencher un peu d’un bord pis d’autre, et ce, jusqu’à ce qu’on regagne notre portion du rang 4 où la camionnette et le chariot modifié pouvaient facilement avancer – et c’est peu dire ! – une couple de fois plus vite que le précédent tandem !...

Pour revenir à la parenté, « de mon temps », comme on dit, il y avait Alfred – monsieur Ti-Fred, comme on l’appelait – marié à Lucienne Allard, que nous visitions de temps en temps ; Marguerite, mariée à Edgar Allard, chez qui on a probablement déjà arrêté... en tout cas, on est souvent passé devant – ils demeuraient à l’entrée de notre village ! Il y avait aussi Robert marié à Geneviève Fallu, parrain et marraine de mon frère Gervais, et Yvette mariée à Bruno Leblanc qui étaient nos voisins de gauche. Je me souviens d’être déjà allé chez eux avec ma sœur Johane et, même si on n’y était restés que quelques minutes, je suis quand même reparti avec un beau sourire de madame Yvette... dans ma mémoire à long terme !

Comme parenté plus proche, il y a eu aussi, bien sûr, la sœur de mon père, Clémence, mariée à Laurentien Savoie, qui étaient doublement proches parce qu'ils ont été aussi nos voisins immédiats de droite jusqu'à ce que ma tante Clémence réintègre, avec mon oncle Balou et leurs enfants, la maison d'Amédée et de Lydia, mes grands-parents paternels.

BRÉBEUF TOPOGRAPHIQUE ET EN COULEURS

Même si vous ne vous intéressez pas nécessairement à la géographie de Brébeuf, je vous invite quand même à lire cette section jusqu'au bout parce que j'y explique qu'un rang en campagne – autrefois comme aujourd'hui ! – ce n'est pas, comme beaucoup de personnes le pensent, juste un chemin... En outre, j'y explique la raison pour laquelle je pense qu'à l'origine on a appelé ça un rang...



La photo ci-dessus est une partie d'une carte topographique que mon frère Julio avait offerte à mon père pour l'un de ses anniversaires. C'est écrit au bas de la carte qu'elle a été mise à jour avec des photos prises en 1970. Donc, le tracé des chemins de Brébeuf (en orangé) devrait être assez fidèle à ce qu'il était à cette époque. Ce qui peut être aussi intéressant pour ceux qui ont mieux connu le côté « cours d'eau » de Brébeuf (certains pêcheurs peut-être ?), c'est que les ruisseaux y sont identifiés. De plus, avec les courbes de niveau, on a une

bonne idée des dénivellations à l'entour de Brébeuf et à Brébeuf même. Par exemple, au sud de notre maison (le nord étant approximativement en haut de la carte), on voit de nombreuses courbes de niveau. Ça correspond à mes souvenirs. Lorsque l'on marchait dans la forêt derrière chez nous, on arrivait à une grande dénivellation et on voyait, en bas, un chemin. À noter qu'une grande partie de cette dénivellation, sinon la totalité, ne faisait plus partie de Brébeuf mais plutôt de Nouvelle.

J'ai ajouté à cette carte une photo réduite de notre maison qui indique approximativement où nous restions. J'ai écrit « approximativement » parce que, même réduite, cette photo est pas mal plus large que la largeur que notre lot avait ! À noter aussi que, comme pratiquement toutes les maisons, la nôtre faisait face au chemin. Une photo de notre église y a été aussi ajoutée afin d'identifier le centre de notre village, photo qui, elle aussi, montre notre église proportionnellement plus grande. En face de l'église, il y avait le magasin général et à côté de l'église, c'était l'école centrale du village, après que les écoles de rang « à la Émilie Bordeleau, digne fille de Caleb » eurent été fermées !

Comme je l'ai mentionné plus haut, un rang en campagne, ce n'est pas seulement un chemin... c'est aussi un grand espace rectangulaire que j'appellerai ici, pour être plus concis, un « territoire ». Pour mieux expliquer cette différence entre un « rang = territoire » (en chiffres romains sur la carte) et un « rang = chemin » (en chiffres « ordinaires » sur la carte), allons voir ce qu'Antidote donne au départ comme définition du mot « rang » :

- Suite de choses ou de personnes sur une même ligne. *Les élèves se mettent en rang.*
- Série de mailles sur une même ligne, dans un ouvrage au tricot. *Une maille à l'endroit, une maille à l'envers.*

Antidote donne aussi comme définition du mot « rang » ceci :

- Au Québec et en Ontario, partie du territoire d'une municipalité rurale formée d'une série d'exploitations agricoles parallèles de forme rectangulaire allongée, aboutissant, à une extrémité, à un chemin qui les dessert. *Le premier, le deuxième rang, le rang d'Argenteuil...*
- Ce chemin.

Je dirais avant tout que lorsque l'on parle d'un rang de campagne, ce qui nous vient d'abord – et presque exclusivement ! – en tête, c'est le sens de « rang = chemin » comme dans « J'vas aller veiller dans le rang Croche à soir, pis j'pense pas r'venir de là en marchant ben drette !!!... » Mais, initialement, avant d'être un chemin, un rang en campagne, comme dans la première définition d'Antidote, c'est une série de choses sur une même ligne, côte à côte, en l'occurrence une série de lots côte à côte. Selon moi, on n'a donc pas appelé ça un rang pour rien parce qu'un « rang = territoire », on pourrait l'appeler pour être plus spécifique (à la manière d'un rang d'oignons) un « **rang de lots** » !

Et puisqu'un lot, c'est une surface rectangulaire, donc un rang dans ce sens, c'est aussi une surface rectangulaire, beaucoup plus large évidemment, mais de la même longueur qu'un lot.

J'ajouterai que c'est tout à fait compréhensible que ce soit le sens de « rang = chemin » qui nous vienne tout d'abord en tête puisque l'utilisation de ce mot dans le sens de « rang = territoire » sert presque uniquement à identifier un lot au moment de l'achat et au moment... de payer les taxes annuelles ! Voici comment on pouvait identifier précisément le lot sur lequel était située notre maison : comté de Bonaventure, canton de Nouvelle, rang IV, Lot 59. Pour identifier notre deuxième lot, qui était de l'autre côté du chemin, on remplaçait tout simplement « rang IV » par « rang V ».

J'ai illustré le sens de « rang = territoire » sur la carte avec des chiffres romains dans un rectangle sur fond jaune. À côté de ces rectangles, j'ai mis des flèches pour montrer que le rang s'étend de part et d'autre. Et les lignes noires verticales, se terminant par un petit trait, montrent l'étendue de chaque rang nord-sud. On voit aussi sur la carte que Brébeuf était constitué de quatre rangs, trois dans le canton de Nouvelle et celui plus au nord, dans le canton de Dugal. Ce dernier rang n'est pas complet parce que je ne l'avais pas entièrement sur la carte. Pour ce qui est de l'étendue de Brébeuf est-ouest, je n'ai pas de références précises. Je pense que l'on peut déduire toutefois que, puisqu'il fallait que chaque propriétaire ait accès à son lot, Brébeuf se terminait, à gauche, à peu près là où s'arrête le « rang 4 (chemin) » et, à droite, à peu près là où s'arrêtent le « rang 6 (chemin) ».

Comme vous pouvez le constater, j'ai aussi mis sur la carte, sur fond orange, le nom que nous donnions à deux chemins de Brébeuf : le rang 4 et le rang 6. Je pense que pour être précis, on aurait pu exprimer cela de cette façon : le rang 4 (chemin) aurait pu s'appeler « chemin desservant le rang IV et le rang V » et le rang 6 (chemin) aurait pu s'appeler « chemin desservant le rang V et le rang VI ». Mais ça aurait fait un peu long dans la conversation avant d'aller veiller ! Alors, puisque ces deux chemins touchaient au rang V et pour éviter toute confusion, les gens ont dû naturellement associer plutôt ces chemins au rang IV et au rang VI (qui leur étaient uniques), et cela a donné finalement et tout simplement comme noms de chemin : « le rang 4 » et « le rang 6 » !

À noter qu'une personne ayant son lot sur le rang V pouvait avoir sa maison au nord du rang 4 (comme monsieur Wilfrid Nadeau) ou au sud du rang 6 (comme monsieur Jim Diotte). On peut donc voir le rang V comme une série de lots côte à côte où alternent les maisons, tantôt au sud, tantôt au nord... On peut alors, selon la deuxième définition d'Antidote du mot rang qui réfère au domaine du tricot, comparer un rang à ce domaine avec, selon le point de vue où on se place, une maison à l'endroit, une maison à l'envers !...

Notre départ de la Gaspésie

Nous avons quitté Brébeuf pour Montréal en juin 1964. L'hiver précédent, papa avait travaillé à Montréal comme menuisier pour la construction du métro, et il y avait de la job en masse ! De plus, ça parlait déjà de la possibilité que Brébeuf soit un jour fermé. Papa m'a déjà dit qu'un des facteurs importants qui a influencé aus-

si la décision de déménager, c'est que les plus vieux chez nous commençaient l'école secondaire, comme l'aînée chez nous, ma sœur Maryse, et qu'ils auraient à faire, selon lui, beaucoup trop de « voyages » pour cela.

Aujourd'hui, Brébeuf...

En fermant Brébeuf, ils ont arraché les gens qui y vivaient encore à leur terre, à leur gagne-pain, à leur vie quotidienne. Et ils ont fait disparaître les maisons qui y avaient été bâties, les champs qui y avaient été défrichés et ensemencés, le village où nous avons vécu. C'est comme s'ils avaient en quelque sorte dépossédé nos souvenirs de tous ces lieux qui en faisaient partie intégrante. Mais les anciens de Brébeuf, débrouillards comme leurs pères et mères, ont trouvé diverses façons de faire ressurgir, de ce passé quelque peu estompé, notre village : DVD, livres, aménagements, écriteaux, groupe Facebook de partage de souvenirs, etc. Les photos et les huit chroniques, que j'ai partagées avec vous, illustrant la « petite histoire » de notre famille à Brébeuf, c'est aussi un peu mon apport à tout ça et, avec leur participation, celui de mes frères et sœurs aussi.



La photo de gauche ci-dessus montre d'ailleurs une partie de l'aménagement que des anciens de Brébeuf ont réalisé à l'endroit où était située notre église. Dans le kiosque, il y a une carte de Brébeuf de même que des photos en lien avec notre village. Les tables se trouvant sur ce site donnent l'occasion aux gens de venir y pique-niquer et d'y faire parfois de belles rencontres d'anciens voisins... Et, puisque des bénévoles ont identifié avec des écriteaux ceux à qui a appartenu chaque lot, les gens peuvent aussi, en faisant une promenade dans le village, reconnaître facilement là où eux-mêmes, leurs parents, leur parenté ou des amis ont habité. On voit d'ailleurs sur la photo de droite que je me suis rendu (en 2017) là où nous avons vécu.

En terminant ces chroniques, je veux spécifier que je les ai écrites consciencieusement, en essayant d'être le plus fidèle possible à la réalité. Cela s'est fait toutefois en compagnie de mon « petit lutin intérieur » qui était prêt à la moindre occasion à me faire bifurquer, le temps d'un mot ou d'une phrase ou deux, sur le chemin de la... « joyeuserie » !...

Un grand merci à tous ceux qui ont contribué à ce document :

Mes frères et sœurs.

Tante Gemma pour la chronique n° 1.

Tante Fernande pour la partie « parenté » de la chronique n° 8.

Ma sœur Johane en tant que première lectrice pour me donner du feed-back sur mes écrits avant de les publier et pour la mise en page de ce document.

Isabelle Gallant pour la photo de la plaque commémorative de la page suivante.

Un merci tout particulier à mon frère Aubert qui a fortement contribué à ces chroniques avec, entre autres choses, tous ces souvenirs du travail sur la ferme. Il m'a aussi beaucoup aidé à bâtir l'intermède en me spécifiant quelles images de véhicules et d'instruments aratoires ressemblaient le plus à ceux que nous avons chez nous. Aubert m'a aussi donné plusieurs précisions en ce qui concerne le fonctionnement de ces instruments aratoires. Et c'est avec les indications d'Aubert que j'ai dessiné notre chariot à foin et décrit de quelle façon papa l'avait modifié.

Un merci spécial à Lise-Anne Poirier, administratrice du groupe Facebook « Projet Mémoires de Brébeuf » et, pourrait-on dire, *animatrice* de ce projet ! Dans ce rôle, depuis un certain temps, elle met en vedette, pour un mois, une famille de Brébeuf. Cela se traduit par des photos de cette famille sur la page couverture du groupe ainsi que par des publications au cours de ce mois concernant cette famille.

Le mois où ce fut le tour de notre famille, elle m'a demandé de lui fournir des photos de notre famille pour la page couverture et d'autres photos à être publiées au cours de ce mois. Elle m'a aussi demandé si je pouvais écrire quelque chose à propos de la vie de notre famille à Brébeuf... Disons que cela n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd – et si vous permettez – ni d'un manchot en écriture, puisque cela a été le point de départ de ce que vous venez de lire !

Un merci également à Daniel Tinle et à Roch-André Leblanc, « mes deux premiers lecteurs » de la version presque finale de ce texte. Ils m'ont signalé quelques petites erreurs et, en ce qui concerne plus particulièrement Roch-André, il m'a suggéré plusieurs améliorations à apporter au texte.

Écrit de juin à novembre 2021.

© Alain Landry, 2021

Cette plaque commémorative fait partie de l'aménagement au centre de notre village. On peut y lire tous les noms de famille des personnes ayant vécu à Brébeuf. En voyant cette plaque, j'ai tout de suite cherché le nom de notre famille (qu'on partage avec d'autres...) et, en l'apercevant là, j'ai ressenti une belle fierté que nous ayons été de ce village...

